

# Des parents vaudois bouleversent le tapis rouge

Projeté en ouverture des Journées de Soleure, le dernier docu de Fernand Melgar suit les débuts à l'école de cinq enfants en situation de handicap. Émus, leurs parents ont découvert le film ce soir-là

Vincent Masandry Textes  
Odile Meylan Photos

**A**blissa, Louis, Renzo, Léon et Chloé ont fait chavirer le cœur des 900 spectateurs présents jeudi soir à l'ouverture des Journées de Soleure. *À travers des Philo sophes*, le dernier film de Fernand Melgar, suit la première année scolaire de ces cinq enfants handicapés au sein de la Fondation de Verdél à Yverdon (lire ci-contre). Des larmes ont coulé, mais beaucoup de rires ont aussi résonné sous la haute arche peinte blanche de la salle, devant les facettes de ces écoliers s'il n'y avait pas de stéréotypes dans la spontanéité de leur jeune âge. L'élan d'émotion a traversé leurs parents, qui d'habitude ont vu le film ce soir-là, et qui ont été ovationnés au moment de rejoindre le cinéma sur scène, après la projection. Les jeunes héros du documentaire, eux, ne pouvaient pas être là.

Quelques heures avant ce point d'orgue, les familles oscillent entre l'appréhension et l'excitation de cette journée pas comme les autres. «Comment Fernand Melgar a-t-il réussi à faire un film sur notre bébé quotidien? Est-ce que cela va seulement intéresser les gens? S'interroge Magali Ibrahim, la maman de Renzo, dans le bus affrété par la fondation pour emmener toute la troupe à Soleure. Pas de véritable attitude en revanche sur le rendu final de ces heures de montage. Sur l'assemblage de ces tonnes de rushes réalisés à l'école mais aussi au domicile des familles. «Nous sommes serotins, dit le papa, Abdér. Le courant est bien passé avec Fernand Melgar, c'est quelqu'un de bienveillant, très respectueux... il y avait quelques choses de magique entre lui et Louis, au Kirk Patrick Ademi. Dès que la caméra s'arrêtait, notre fils se jetait dans ses bras.»

## Célébrité inattendue

Les retrouvailles avec le cinéaste ont lieu juste avant de fouler le tapis rouge. Chaleureuses, elles témoignent des liens tissés avec ces parents tout au long du tournage, qui s'est étalé sur plus d'une année. Croquettement des flashs, shooting photo à l'entree: c'est la vie de stars le temps d'une soirée pour ces habitants du Nord vaudois que rien ne prédisait à cette soudaine célébrité. «Nous n'avons jamais pensé vivre ça pendant le tournage. J'imaginais simplement que je découvrirais le film avec mon mari à la tête, dans notre salon», glisse une maman en riant.

C'est aussi un moment fort pour les employés de l'école des Philo sophes, qui ont toutefois pu voir le long métrage un octobre déjà. Enseignantes, stagiaires, psychomotricienne, etc., toutes sont là aussi. En aperté, le directeur, Gidric Blanc, leur rend un hommage appuyé: «Le tournage a été très intrusif pour nos collègues. Travailler avec un micro-caméra dans des moments d'ordinaire seules n'est pas anodin. Mais là nous sont tout de suite suivis dans ce projet. Fernand Melgar a su les mettre en confiance.»

À l'heure de l'après, la pression retombe. Certains parents se font accoster par des spectateurs qui leur confient à quel point leur histoire les touche. Les participants intéressés se repaissent les scènes dans la tête. «On était si ému par ces images du début à la fin, on aurait voulu que ça continue encore et encore, témoigne Laurence Bellon. J'ai revécu chacun de ces moments et surtout mesuré les progrès accomplis par Chloé depuis l'époque du tournage. Celui-ci est



Magali Ibrahim (à g.), Laurence Bellon (à dr.) et les autres parents ont fait le trajet jusqu'à Soleure en bus, avec le personnel de la Fondation de Verdél.



Après le film, les parents d'Abdér et Magali Ibrahim ont découvert le film en même temps que les autres spectateurs. L'émotion est à son comble.

«On était cramponné à ces images du début à la fin, on aurait voulu que ça continue encore et encore. J'ai mesuré les progrès accomplis par ma fille depuis l'époque du tournage.»

achevé il y a dix-huit mois. Depuis, les enfants ont poursuivi leur cheminement d'école, changé de classe et de prof, et avancé dans leurs acquisitions.

«Il y a beaucoup de sensibilité dans le film. Fernand Melgar a su capter tous les regards, le non verbal de chaque situation, analyse Magali Ibrahim. On finit en voyant toutes ces fillettes et on se demande ce qu'il se passe dans ces petites têtes. Ce n'est jamais lourd, on n'est jamais dans l'apitoiement.» La maman de Louis - dont la bouillie égale l'affiche du documentaire - fait le même constat:



Après le film, les parents d'Abdér et Magali Ibrahim au 1er plan, Virginie Ademi, Gentiana et Alban Zeciri au 2e ont rejoint sur scène Fernand Melgar.



Après le film, les parents d'Abdér et Magali Ibrahim ont découvert le film en même temps que les autres spectateurs. L'émotion est à son comble.

«Oui, ce que l'on vit au quotidien est dur, mais on n'est pas obligé d'y vouloir mettre le cinéma.»

Le film lève surtout le voile sur le boulot que les professionnels accomplissent en classe avec un esprit en charge individualisée pour chacune des cinq élèves, vivant tout leur épanouissement que le développement de leurs facultés, tout en mettant un cadre à leur comportement parfois turbulent. «Je suis flattée par l'image que le film envoie de moi et de mon travail», commente l'enseignante Adeline Schöpfer à l'heure de rentrer à

Yverdon. «J'ai pris ce tournage comme un défi, une aventure, avec l'envie que notre école s'ouvre aux autres et que les gens voient que nos élèves ont bien des choses à leur propre rythme.»

Dans son discours officiel prononcé jeudi soir, le président de la Confédération, Alain Berset, a salué Ablissa, Louis, Renzo, Léon et Chloé. «Le film nous montre leurs rêves et leurs espoirs, la douleur et les espoirs de leurs parents. Quand on la voit, on change de regard sur l'inclusion de ces personnes.»

## À l'école des Philo sophes, Melgar filme l'intime et l'universel

• L'entrée à l'école de cinq enfants, filmée sans fioritures par cet adepte du cinéma direct qu'est Fernand Melgar. Ce thème est universel, qui touche chaque parent, prend une dimension encore plus intime avec le choix de planer la caméra à l'école spécialisée de la rue des Philo sophes à Yverdon, qui appartient à la Fondation de Verdél et qui accueille des enfants en situation de handicap. Des enfants qui ne peuvent suivre une scolarité dans le système régulier, ou au tout cas pas à plein-temps.

«Ils connaissent de tels enfants, à peine les croise-t-on nous dans un lieu public, explique Fernand Melgar. Car la

frontière qui existe entre nous est étanche: d'un côté les bien portants, qui constituent la norme, et de l'autre les handicapés mentaux considérés comme un groupe et soi, un genre, pour ainsi dire une humanité spécifique.»

Mitochondrie, autisme, syndrome de Down, autisme, etc.: les diagnostics sont divers, parfois incertains, et imprévisibles pour au-delà des mois suivants, seuls comprennent les besoins de chacun, identifiés et comblés par les professionnels qui les prennent en charge.

Le cinéaste a suivi cette première année scolaire, en classe, durant les sorties, mais aussi au domicile des

familles. Ne tant rien de la difficile séparation avec les parents et, petit à petit, de l'entrée de chacun au monde scolaire et à ses règles. Filant les moments de joie du personnel de la fondation, mais aussi les coups de mou d'une équipe qui manque de bras devant la difficile tâche qui est la sienne.

Fernand Melgar et son assistant réalisateur, Rati Pires, se sont intégrés à la classe durant plusieurs mois. «Nous avions leur photo dans le matériel que l'on utilise pour l'accueil et les enfants avaient les jours où ils étaient présents ou non», relate l'enseignante Adeline Schöpfer. «Comme c'était la première année d'école de ces enfants,

rien était anormal pour eux.»

Qui n'était pas le cas pour eux. «C'est difficile de demander à Fernand Melgar d'obtenir une telle blanche de la part de la direction de Verdél, qui l'avait approché pour réaliser un film sur ce thème. Le réalisateur de *La foresterie*, de Volpéry et de *L'Abri* aura vu l'occasion de compléter son œuvre humaniste déjà riche. «C'est magnifique n'est pas un choix, dit-il dans sa note d'intention. C'est une conséquence que les notions de norme et de catégorisation ne sont aujourd'hui en malheur. Nous sommes impuissants aux côtés de ces personnes et nous devons leur donner un lieu d'expression.»